

A polar bear is shown in profile, roaring with its mouth wide open. It stands on a dark, textured rock formation. In the background, there are waves crashing against the shore under a dramatic, cloudy sky with a mix of blue, grey, and yellowish light.

Thomas Lepeltier

FAUT-IL SAUVER L'OURS BLANC ?

ESSAI SUR LA TRANSFORMATION
DE LA NATURE

puf

Faut-il sauver l'ours blanc ?

DU MÊME AUTEUR

- Les véganes au pouvoir*, Le Pommier, 2021 (rééd. augmentée de *Les véganes vont-ils prendre le pouvoir ?*, Le Pommier, 2019).
- Big bang. Histoire critique d'une idée*, avec Jean-Marc Bonnet-Bidaud, Gallimard, 2021.
- L'Univers existe-t-il ?*, Puf, 2021.
- L'imposture intellectuelle des carnivores*, Max Milo Éditions, 2017.
- La face cachée de l'univers. Une autre histoire de la cosmologie*, Seuil, 2014.
- La révolution végétarienne*, Éditions Sciences Humaines, 2013.
- Univers parallèles*, Seuil, 2010.
- Vive le créationnisme ! Point de vue d'un évolutionniste*, L'Aube, 2009.
- Darwin hérétique. L'éternel retour du créationnisme*, préface de Jean Gayon, Seuil, 2007.

DIRECTION D'OUVRAGES COLLECTIFS

- La révolution antispéciste*, avec Yves Bonnardel et Pierre Sigler, Puf, 2023 (rééd. avec une nouvelle préface, 1^{re} éd. 2018).
- Histoire et philosophie des sciences*, Sciences Humaines, 2022 (rééd. revue et augmentée, 1^{re} éd. 2013).
- Plaidoyer pour une viande sans animal*, avec David Chauvet, préface de Laurent Joffrin, Puf, 2021.
- Un autre cosmos ?*, avec Jean-Marc Bonnet-Bidaud, Vuibert, coll. « Philosophie des sciences », 2012.

Thomas Lepeltier

Faut-il sauver l'ours blanc ?

Essai sur la transformation
de la nature



ISBN 978-2-13-085185-1

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2023, avril

© Presses Universitaires de France/Humensis, 2023
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

PROLOGUE

Il était une fois un ours blanc

En 2017, une courte vidéo montrant un ours polaire décharné, au milieu d'une toundra dépourvue de neige, circule sur les réseaux sociaux. Elle fait le tour du monde et émeut l'opinion publique¹. L'animal, terriblement amaigri et en piteux état, marche péniblement et semble être désespérément à la recherche de nourriture. Prenant la parole à la fin de la vidéo, son auteur – le photographe Paul Nicklen – en fait un symbole des effets désastreux du réchauffement climatique et invite le public à entreprendre des efforts pour limiter les émissions de gaz à effet de serre². Le lien qu'il établit entre ces deux phénomènes est que, avec la fonte des glaces de l'Arctique, les ours polaires ont moins de possibilités de chasser et doivent se déplacer sur de plus longues distances pour trouver

1. La vidéo est accessible, entre autres, sur la page YouTube du *National Geographic*, sous le titre « Heart-Wrenching Video: Starving Polar Bear on Iceless Land ».

2. D'ailleurs, comme l'écrit le juriste Jean-Marc Neumann, la « lutte contre le réchauffement climatique a trouvé en [l'ours polaire] le symbole d'une nature encore vierge à préserver » (*L'Ours polaire et le Droit*, Paris, L'Harmattan, 2020, p. 11).

Faut-il sauver l'ours blanc ?

leur nourriture, quitte à sortir des régions polaires ; quand ils ne meurent pas directement de faim, ils sont en moins bonne santé et davantage susceptibles de succomber à des blessures ou des maladies ; puis, petit à petit, ces difficultés font que les populations d'ours polaires diminuent et que la survie de l'espèce est menacée. Sur les réseaux sociaux, ce message est accueilli avec émoi et beaucoup de gens expriment leur tristesse pour cet ours, ainsi que leur désarroi face à la possible disparition de son espèce.

Pourtant, comme le feront rapidement remarquer des spécialistes des ours polaires, rien ne permet de garantir que la piteuse situation de cet ours polaire est due à l'augmentation globale des températures¹. Ces experts ne nient pas que le réchauffement climatique a des effets délétères sur les populations d'ours polaires. Mais ils font remarquer que cette vidéo semble avoir été tournée en été, à une époque de l'année où il arrive parfois que certains ours polaires s'aventurent bien au sud de leur territoire, là où il n'y a pas de neige. Puis, prenant en compte la région précise où a été réalisée cette vidéo, ils soutiennent que cet ours semble provenir d'une population qui est encore relativement épargnée par le réchauffement climatique. Enfin, ils signalent que, sans information supplémentaire sur la condition physique de cet ours, il se pourrait qu'il soit tout simplement malade, blessé ou âgé et incapable de subvenir à ses besoins. Sa

1. Certains de leurs doutes sont, par exemple, rapportés dans Tristan Vey, « Cet ours polaire mourant de faim est-il réellement victime du réchauffement ? », *Le Figaro*, 14 décembre 2017.

Prologue

situation n'aurait donc peut-être rien à voir avec le réchauffement climatique.

De toute façon, indépendamment de ce débat pour savoir si cet ours en particulier est une victime ou non du changement climatique, l'émotion suscitée par cette vidéo soulève une question fondamentale. Finalement, si l'interprétation de son auteur est correcte, qu'y avait-il d'émouvant, voire de scandaleux dans cette scène d'un ours en train de mourir ? Une réponse spontanée pourrait consister à dire qu'il est triste de constater que le réchauffement climatique entraîne la souffrance et la mort des ours polaires. C'est probablement ce que diraient la plupart des personnes ayant été émues par la vidéo. Pourtant, cette interprétation soulèverait une autre question. Même sans réchauffement climatique, les ours polaires meurent tous, un jour ou l'autre, dans des conditions similaires à celles de la vidéo, toutes aussi sordides. De fait, que ce soit sur la glace ou non, les ours polaires meurent de faim quand ils n'ont plus la capacité de chasser (parce qu'ils sont malades, blessés ou âgés) ou, quand ils s'y sont mal pris, ils peuvent périr directement sous les coups d'un morse qu'ils chassaient ou encore, comme cela arrive parfois, entre les griffes et les crocs d'un autre ours polaire. À quelques détails près, la scène de la vidéo représente donc le lot commun de la quasi-totalité des ours et rappelle que, dans la nature, les animaux meurent rarement dans de bonnes conditions. Dès lors, pourquoi s'émouvoir du sort de l'ours polaire apparaissant dans cette vidéo et pas de celui de tous les ours polaires ?

On pourrait bien sûr avancer que l'émotion vient du fait que cette vidéo montre uniquement cet ours et

Faut-il sauver l'ours blanc ?

pas les autres. Il est vrai que l'on s'émeut plus facilement de scènes tristes dont on est le témoin, même *via* une vidéo, que de celles qui échappent à notre regard. En même temps, l'indifférence générale au sort des autres ours blancs, quand l'action humaine ne semble pas en cause, indique que la divergence d'appréciation provient d'une raison plus profonde. Est-ce parce que le réchauffement climatique est de notre responsabilité, alors que nous ne sommes pas responsables de la mort « naturelle » des ours, que la scène de la vidéo est émouvante ? Le problème de cette interprétation est qu'il n'est pas facile de voir en quoi mourir de faim serait plus problématique quand la cascade d'événements ayant conduit à cette situation est due au réchauffement climatique que lorsqu'elle est due à des phénomènes indépendants de l'action humaine. La situation est triste en elle-même, indépendamment de sa cause, de la même manière que, pour faire une analogie, il est dramatique pour un enfant de se noyer dans une rivière, qu'il ait été poussé d'un pont ou qu'il en soit tombé tout seul. Bien sûr, dans le premier cas, on peut en vouloir au responsable de la chute. Mais la mort de l'enfant n'est pas moins regrettable dans un cas que dans l'autre. Pourquoi donc la situation de l'ours dans cette vidéo serait-elle plus émouvante que celle de tous les autres ours polaires ?

En outre, s'apitoyer sur la mort prochaine d'un ours implique une absence de considération pour les animaux qui auraient pu devenir ses futures proies. N'oublions pas que les ours polaires sont des prédateurs qui se nourrissent principalement de phoques ; autrement, ce peuvent être des bélugas et des jeunes

Prologue

morses ou d'autres animaux qu'ils rencontrent. Ces animaux sont certes moins iconiques que les ours polaires, mais leur sort peut quand même nous toucher. Il arrive aussi aux mâles adultes de se nourrir de jeunes de leur propre espèce. Pour cette raison, les femelles, quand elles sont encore accompagnées de leur progéniture, cherchent à éviter la proximité des mâles qu'elles peuvent être amenées à croiser dans leurs pérégrinations¹. Or en quoi la mort de faim d'un ours à cause du réchauffement climatique serait-elle plus triste que celle de ses multiples victimes dévorées vivantes ? On peut bien sûr dire que la prédation fait partie du développement de la vie dans la nature. Mais en quoi cette macabre réalité ferait-elle que la mort de l'ours polaire serait émouvante, sans que ce soit le cas de celle de ses proies ? Là encore, comme pour l'enfant qui tombe d'un pont, la cause de la mort (anthropique ou non) ne devrait pas changer notre appréciation de son caractère émouvant. Pourtant, la plupart des gens s'émeuvent du sort de l'ours et se fichent de celui de ses proies. Comment expliquer cette nouvelle différence d'appréciation ?

Pour répondre à cette interrogation, on pourrait dire que les personnes qui ont vu cette vidéo ont surtout été attristées par le spectre de la disparition d'une espèce. Elles auraient ainsi été moins perturbées par la souffrance et la mort prochaine de cet ours (qui n'est,

1. Pour observer une scène d'une mère tentant en vain de sauver son petit des griffes d'un mâle, voir par exemple Michael Greshko, « Male Polar Bear Chases and Eats Cub », *National Geographic*, 23 février 2016.

Faut-il sauver l'ours blanc ?

semble-t-il, d'après ce que l'on vient de voir, pas plus triste que la mort « naturelle » des autres ours ou que celle de leurs proies) que par l'idée d'assister à la disparition de l'ensemble des ours blancs. Ce changement de perspective signifierait alors que ce n'est finalement pas le sort de cet ours, ou même des autres ours pris individuellement, qui est pris en compte, mais celui des humains qui auraient à vivre dans un monde sans ours. Ces humains ne seraient ainsi pas tristes pour l'ours qui est en train de souffrir et qui va mourir. Ils ne seraient pas non plus tristes pour l'espèce en tant que telle, car cette dernière ne peut souffrir et mourir, si ce n'est métaphoriquement (une espèce animale est une catégorie abstraite qui recouvre un ensemble d'individus qui, eux seuls, peuvent souffrir et mourir). Être chagriné par la disparition possible de l'espèce, ce serait donc s'apitoyer sur son propre sort et, plus exactement, sur l'idée qu'à l'avenir le plaisir de regarder des ours blancs vaquant à leurs occupations aura disparu. En somme, ce serait une tristesse centrée sur soi et non sur l'autre, à savoir ici l'ours ou les ours.

Force est donc de constater que cette vidéo et l'émotion qu'elle a suscitée soulèvent de nombreuses questions. Ce livre entend, à défaut de toujours y apporter des réponses précises et définitives, en clarifier la teneur. Pour commencer, faut-il se soucier de la souffrance des animaux, comme de celle de l'ours de la vidéo et, si oui, au nom de quels principes éthiques ? Cette interrogation sera traitée dans le premier chapitre. Puis, faut-il aussi s'inquiéter de la disparition de certaines espèces animales et, pourquoi pas, végétales ? Cette question sera abordée dans le

Prologue

cadre d'une réflexion plus générale sur la notion de biodiversité, dans le deuxième chapitre de ce livre. Il est également possible de se demander s'il faut intervenir dans la nature pour diminuer la souffrance des animaux sauvages ou si, au contraire, il faut les laisser vivre leur vie. Peut-on même envisager de modifier les espaces naturels au bénéfice de leurs habitants ou faut-il au contraire les sanctuariser, c'est-à-dire les laisser, autant que possible, vierges de toute intervention humaine ? C'est de cette interrogation que le troisième chapitre s'occupera. Enfin, comme on l'a vu ci-dessus, on peut aller jusqu'à se demander si la prédation est un phénomène moralement neutre ou si, au contraire, elle pose un problème éthique. Dans le second cas, quelle conclusion pratique faudrait-il en tirer ? Ce sera l'objet du quatrième et dernier chapitre. Il ne restera plus, dans l'épilogue, qu'à se demander ce qu'il faut faire pour les ours polaires. Au bout du compte, toutes ces interrogations débouchent vers une question générale, qui peut se formuler de la façon suivante : faut-il protéger notre environnement autant que possible des impacts de la société humaine ou, à l'inverse, le modifier afin d'améliorer les conditions de vie de tous ses habitants ? Autrement dit, quelle écologie voulons-nous ?

CHAPITRE 1

Les chemins de l'éthique

De nos jours, les écologistes entendent défendre la nature sur un plan politique. Le mot « nature » peut ici faire simplement référence, de manière relativement neutre, à ce qui est à l'extérieur de l'influence directe des humains, comme quand on parle de la nature sauvage, c'est-à-dire d'un lieu qui n'aurait pas encore été impacté par les activités humaines. Mais le mot peut aussi véhiculer un ensemble de représentations, au point d'être porteur d'une idéologie, dite naturaliste. Selon celle-ci, la nature serait une entité en équilibre, harmonieuse, bonne, et aurait, très souvent, une finalité. Pour cette raison, beaucoup sont tentés d'avoir à son égard une sorte de respect religieux. La contrepartie est qu'ils ont tendance à rejeter ce qui ne leur apparaît pas naturel (par exemple, l'homosexualité a longtemps été condamnée sous prétexte qu'elle était une orientation sexuelle jugée contre-nature). En ce sens, la référence à la nature prend souvent une dimension politique, plutôt réactionnaire¹. Dans ce

1. Pour une critique de l'idée de nature, voir Yves Bonnardel, « En finir avec l'idée de nature », dans Yves Bonnardel, Thomas Lepeltier et

contexte, les motivations des écologistes à défendre la « nature », dans un sens ou dans l'autre, ne sont pas toujours très claires, mais laissent quand même transparaître l'idée que notre société aurait à y gagner.

Par exemple, en 2017, après avoir avancé que les « dégâts causés aux écosystèmes [par l'activité humaine] sont pour la plupart irréversibles » et que « nous vivons la sixième grande crise d'extinction des espèces », le parti Europe-Écologie-les-Verts souligne que la « nature rend pourtant gratuitement un nombre considérable de services : pollinisation, épuration, paysages, protection contre de nombreux risques », puis précise que « 40 % de l'économie mondiale repose sur ces services ». Devant cette situation, il y aurait « urgence » à agir, pour des raisons économiques, mais pas uniquement. Le parti soutient en effet que nous « sommes une espèce parmi d'autres. Notre existence, l'air que nous respirons, ce que nous mangeons, l'eau que nous buvons et notre santé dépendent de la richesse et de la santé des écosystèmes dans lesquels nous évoluons. Notre sort est lié à celui de toutes les espèces vivantes. C'est pourquoi préserver l'environnement, la qualité de l'air, de l'eau et des sols et la biodiversité devrait être notre priorité¹ ». À la lecture de ces propos, l'objectif d'une défense de l'environnement et de

Pierre Sigler (dir.), *La Révolution antiséciste*, Paris, Puf, 2018. Texte préalablement publié dans *Les Temps modernes*, 630, mars-juin 2005. Voir aussi le site *Contre Nature* (<https://contrenature.org>), dédié à la critique de l'idée de nature.

1. Voir ce programme de EELV, dans Alain Coulombe et Marie Toussaint (dir.), *Bien vivre*, Paris, Les Petits Matins, 2017, p. 71 (consultable sur le site de EELV : www.eelv.fr).

la biodiversité se présente comme un désir de préserver notre économie et de nous maintenir en bonne santé. L'intention est louable, mais reflète plus un souci pour les humains que pour la nature en tant que telle.

Ce parti politique écologiste n'est pas seul à défendre les espaces naturels au nom des intérêts humains. Cette attitude est très courante. Par exemple, Sea Shepherd est une organisation de défense de l'océan. Or elle met souvent en avant une citation de son fondateur Paul Watson qui souligne aussi l'intérêt que les humains ont à le défendre : « Si l'océan meurt, nous mourons tous. » D'ailleurs, l'explication que l'organisation donne de cette citation souligne clairement que c'est, avant tout, pour notre survie qu'il faut le protéger : « L'océan est un écosystème à l'équilibre complexe et fragile, c'est le premier producteur d'oxygène, avant les forêts et il constitue la première machine de régulation du climat. Quel que soit l'endroit de la planète où nous nous trouvons, notre survie à tous est directement liée au bon fonctionnement de l'écosystème marin. » Quant à la présidente de la branche française de l'organisation, Lamya Essemblali, elle écrit dans le même style : « Si nous ne parvenons pas à sauver des espèces aussi charismatiques que les baleines, nous ne sauverons rien d'autre dans l'océan. Or si l'océan meurt, nous mourrons. Un monde sans baleines ne serait pas seulement un monde désenchanté, ça serait un monde sans nous¹. » Bref, c'est bien notre survie

1. Ces citations sont tirées du site web de la branche française de Sea Shepherd, rubrique : « Notre mission » (accessible sur www.seashepherd.fr).

qui apparaît comme la motivation première de la préservation des océans ; du moins, c'est celle qui est mise en avant. Il se peut bien sûr que ces propos répondent simplement à une stratégie de communication pour toucher les citoyens avant tout sensibles à leur survie ou à celle de leurs enfants, sans refléter complètement la pensée des membres de Sea Shepherd. Il n'empêche que, en tant que tels, ils traduisent bien une éthique au service de l'humanité.

Ces expressions d'un souci envers la nature, dont il existe une multitude d'autres exemples, se caractérisent par leur anthropocentrisme, c'est-à-dire l'attitude qui consiste à n'évaluer des actions ou des situations qu'à l'aune de leurs bénéfiques ou inconvénients pour les humains. De nos jours, cette approche est de plus en plus critiquée. D'aucuns estiment en effet qu'il faudrait aussi agir pour le bien des animaux indépendamment de toute considération humaine. On pourrait ainsi vouloir protéger l'océan, non pas uniquement parce qu'il est utile à notre survie, mais pour les poissons et les autres animaux marins qui y vivent. Cette approche définit une éthique qui s'intéresse autant aux intérêts des humains qu'à ceux des autres animaux et correspond à la position dominante chez les personnes qui se préoccupent d'éthique animale (pour simplifier, nous l'identifierons donc à l'éthique animale ou, de façon équivalente, à l'animalisme). Toutefois, on peut aussi considérer qu'il faudrait agir, indépendamment des bénéfiques que les humains ou d'autres animaux en tirent, pour la préservation des plantes, des forêts, des montagnes, des écosystèmes et, d'une manière générale, de la planète. Cette fois-ci, cette approche

correspond à la position dominante chez les personnes qui se préoccupent d'éthique environnementale (là aussi, pour simplifier, nous dirons qu'elle correspond à l'éthique environnementale ou à l'environnementalisme). Cette seconde éthique pourrait être vue comme le prolongement de la première puisque, au-delà des humains et des animaux, elle prend en considération des entités plus vastes. Pourtant, comme on va le voir, leur cohabitation est difficile.

L'ÉTHIQUE ANIMALE

L'éthique animale a des racines lointaines. Déjà Plutarque, il y a près de deux mille ans, s'offusquait que les humains tuent des animaux pour se nourrir¹. Au cours des siècles suivants, de nombreux autres penseurs ont aussi critiqué le manque de considération que l'on avait pour les animaux. Mais ce n'est qu'à partir des années 1970 que l'éthique animale est devenue une discipline universitaire, de sorte que ses principes ont été rendus plus explicites et sont devenus l'objet de discussions régulières². Un élément important de ce renouveau des réflexions sur la condition animale est la création du concept de spécisme (et de

1. Plutarque, *Manger la chair ? Traité sur les animaux*, Paris, Rivages, 2002.

2. Sur la longue histoire de l'éthique animale appréhendée à travers la question de l'alimentation, voir Renan Larue, *Le Végétarisme et ses ennemis. Vingt-cinq siècles de débats*, Paris, Puf, 2015.

son opposé, antispécisme). Il a été inventé en 1970 par le psychologue Richard Ryder par analogie avec les termes « racisme » et « sexisme »¹, puis popularisé par le philosophe Peter Singer avec son livre *La Libération animale*, publié en 1975². Le racisme consiste à privilégier certaines races (ou supposées races) par rapport à d'autres. Quant au sexisme, il consiste à privilégier les hommes par rapport aux femmes. Dans les deux cas, c'est donc un critère d'appartenance à une catégorie biologique, la race ou le sexe, qui sert à juger la façon dont des humains doivent être traités ou considérés. Or, pour Ryder, et les antispécistes avec lui, le fait d'opérer des discriminations à l'encontre d'individus à partir de leur espèce est une démarche ou une façon de penser très similaire. Bien sûr, personne ne considère qu'il n'y a pas de différence entre les espèces. Qui irait nier que les humains sont plus intelligents, par exemple, que les cochons et les truites ? Mais on peut reconnaître cette différence tout en refusant de privilégier les humains, de la même manière que l'on peut reconnaître que les hommes sont, en moyenne, plus forts physiquement que les femmes tout en refusant de privilégier les premiers par rapport aux secondes. Voilà pourquoi Ryder établit un parallèle entre, d'un côté, ce qu'il appelle le spécisme et, de l'autre, le racisme ou le sexisme³.

1. Richard Ryder, « An autobiography », *Between the Species*, 8 (3), 1992, p. 171.

2. Peter Singer, *La Libération animale*, Paris, Payot & Rivages, 2012 [1975].

3. Pour bien comprendre pourquoi le spécisme est moralement problématique, voir François Jaquet, « Spécisme », dans Maxime

TABLE

PROLOGUE. Il était une fois un ours blanc.....	7
CHAPITRE 1. Les chemins de l'éthique	15
L'éthique animale	19
L'éthique environnementale	28
Le conflit des éthiques.....	33
Un difficile rapprochement	52
CHAPITRE 2. La vénération de la biodiversité...	67
La biodiversité est-elle utile ?.....	73
Que vaut la biodiversité ?.....	86
L'illusion de l'espèce.....	93
Vaines défenses des espèces	99
Une biodiversité à la carte.....	116
CHAPITRE 3. Une nature à transformer.....	119
Justifier l'interventionnisme	124
<i>La question des conséquences</i>	127
<i>La question des principes</i>	135

Faut-il sauver l'ours blanc ?

Un monde de souffrance.....	142
L'avenir de l'interventionnisme.....	155
L'humain, un être naturel.....	168
CHAPITRE 4. La problématique prédation	173
Le monde de la prédation	178
Logique de l'anti-prédation	185
<i>L'objection de la nécessité</i>	189
<i>L'objection de l'irresponsabilité</i>	193
<i>L'objection des limites de l'éthique</i>	198
<i>L'objection des risques</i>	202
<i>L'objection de la fitness</i>	209
<i>L'objection des écosystèmes</i>	212
Mettre hors d'état de nuire	218
ÉPILOGUE. Faut-il sauver l'ours blanc ?	239
REMERCIEMENTS	247